

Exposé de Jean Michel Longneaux sur la famille.

Les familles sont faites pour être quittées

Jean Michel Longneaux était invité par les équipes Notre Dame à nourrir une réflexion sur la famille par une vidéo conférence le lundi 16 novembre 2020.

Voici en quelques lignes son intervention et quelques remarques qui pourraient faire naître un partage.

Une observation s'impose sur les modèles de famille qui existent et qui sont acceptés. Familles éclatées, recomposées. Revendications des couples homosexuels à être parents. Changements dans les mentalités en la matière. A côté de la forme de la famille, classique ou non, il y a la dynamique qui fait vivre ses membres. On peut trouver dans le passé des formes anciennes mobilisées par le devoir : remplir son devoir était le plus important et le plus valorisant. Aujourd'hui, il y a bien des choses qui ont changé et il est difficile de ne pas reconnaître une chose : c'est l'épanouissement personnel qui est devenu la clé pour décrire la dynamique à l'œuvre dans la majorité des familles. Et cela peut bousculer la place de chacun dans la famille.

Je me positionne comme conseiller spirituel et j'entends le propos de Jean-Michel Longneaux. Que va viser son intervention ? Des modèles nouveaux de famille sont acceptés. Même si on doit se faire à l'idée que c'est accepté dans la culture ambiante, ne pourrait-on pas se faire l'écho d'un appel à un autre modèle ? Dois-je me positionner ? Que dirais-je si nous en débattions en équipe : suis-je disposé à m'adapter aux situations nouvelles ? Suis-je plutôt convaincu que l'appel de l'Évangile demande autre chose que de s'adapter mais à viser le bien de la personne en toute circonstance ? Même si, délaissant ce qu'on croirait meilleur comme modèle, comment continuerais-je à stimuler les personnes dans des situations par rapport auxquelles leur liberté n'est pas totale, c'est-à-dire quand elles n'ont pas encore posé les questions qui vont à l'essentiel. En pasteurs, il faudra en toutes choses les encourager. Je me demande à nouveau : est-ce le cas dans les équipes Notre Dame ? Est-ce le cas pour des proches de mes équipiers, comment ceux que je côtoie par les équipes pourraient avoir le souci de ce que l'Évangile éveille pour en être le relais ? Je suis en train de soupçonner la manière dont le fait de dire d'accord quand on n'est pas complètement satisfait sur une manière de vivre provoque un glissement par lequel on perd un idéal. Je m'interroge sur les grandes questions éthiques de société où la législation font son chemin alors que la vision chrétienne, même si elle ne peut s'imposer à quelqu'un qui n'a pas la foi, pourrait au moins parler, interpeller, provoquer un débat.

JM Longneaux fait un excursus à propos d'une caractéristique qu'on peut décrire comme relevant d'une tendance incestueuse dans la famille actuelle. Même sans qu'il y ait à proprement parler d'inceste. Il fait le point sur ce qui peut perturber la place de chacun dans la famille comme l'inceste le fait. En effet, une fille abusée par son père ne sait plus qui elle est entre la maîtresse, la rivale de la mère, la fille.... Par-là, il faut saisir que la famille actuelle a une tendance incestueuse (même sans être telle dans les faits) par une dynamique où chacun ne sera pas respecté pour ce qu'il est mais parce qu'il sera utilisé, sans souvent bien le percevoir. L'enfant deviendra souvent un moyen pour l'épanouissement de l'autre. On veut un enfant, on le désire pour devenir pleinement adulte et il en devient le moyen. L'enfant découvre que papa ou maman, à côté d'un rôle réellement éducatif qui est moins agréable, peut lui faire plaisir et satisfaire ce qu'il aimerait trouver dans la société de consommation, comme ses copains et copines.

Je m'interroge sur la posture de l'intellectuel qui parle ici. On caractérise une figure de comportement ou de dynamique ; les termes pour le faire sont reçus comme n'ayant rien de moral. Ils touchent néanmoins un point essentiel pour dire l'humanité. Même s'il s'agit d'une tendance, faudrait-il donc laisser passer aussi que la société produit maintenant des

êtres qui, eu égard à l'inceste, ne sont plus humains au sens habituel ? On parle de l'inceste mais pas au sens littéral, d'accord. Est visée sa logique : la jouissance de l'un qui brouille les repères pour tous. « Habituel » est bien sûr très mal choisi comme terme. J'évite d'abord de parler en termes de normalité alors que je viserais un universel, l'interdit de l'inceste qui me questionne encore et qui dirait quelque chose de fondamental sur ce qu'on observe, même comme tendance. Faut-il donc se faire à l'idée que les humains d'aujourd'hui ne peuvent plus prétendre, sans qu'il soit question d'une essence, d'un caractère universel, à être reconnus dans un trait de comportement qui semblait très profondément ancré : le refus de l'inceste. On pourrait aborder cette question par un autre biais et se demander si l'on parle encore de la même chose. Si j'évoque la personne humaine, dois-je me résigner par rapport à ce que signifie ce terme de personne comme une vocation, comme appelée à un don de soi ? Est-ce que c'est là une vision chrétienne à mettre entre parenthèses par respect de la liberté d'opinion ? Est-ce que les conseillers spirituels doivent laisser passer en se disant qu'il ne s'agit pas d'être arbitre ou de repérer des péchés mais d'être miséricordieux devant le comportement de la masse ? Il faudra une miséricorde vis-à-vis des personnes qui ont des difficultés mais est-ce tenable si on ne fait rien au niveau de la justice, ce qui demanderait aussi de ne pas se laisser prendre par le mensonge d'une vie choisie pour soi-même plutôt que pour autrui ?

Est-ce là une vue de l'esprit qu'il faut taire parce que la réalité serait simplement le vécu observé ? Je pense à des extraits de Simone Weil ; il faut toucher l'impossibilité pour sortir du rêve. L'impossibilité, c'est la limite, et cela demande des petites morts dont il faut pouvoir faire usage, dit-elle. Alors que je voudrais interpréter et dire, pour les parents, comment leur responsabilité rejoint ce qu'est pour eux d'être parents, je trouve de quoi suggérer que cette vie est une condition nouvelle, habitée par une responsabilité. Le mot « responsabilité » doit être interrogé et scruté parce qu'il n'est pas que le fourre-tout où faire entrer tous les soucis que les parents devront assumer pour leur progéniture. Quand Jean-Michel Longneaux évoque qu'on devient parent pour se réaliser, on hésite. Il y a une sorte d'instinct qu'il faut suivre. Dans son prolongement, il y a des tendances à relever et qui demandent au moins une prise de conscience de voir les désirs des parents réalisés dans leurs enfants. Ou bien, faut-il des références qui montrent, j'oserais dire qu'humainement, on se situe dans la dynamique de don présente dans la responsabilité des parents pour leurs enfants. Même si ce n'est plus la dynamique présente.

On touche là de quoi faire sens à toute responsabilité. Le philosophe Hans Jonas l'avait bien perçu : la responsabilité des parents pour leurs enfants, disait-il, responsabilité incarnée dans la diversité des formes de vie mais avec la particularité d'un statut que l'humanité y donne, est le paradigme de la responsabilité. Martin Steffens décrit cela au niveau d'un basculement dans le désir de vivre qui interroge la logique hédoniste pour la contrarier. Il reprend à ce niveau ce dont avait l'intuition Simone Weil, je le dirais dans la lignée de la parole de l'Évangile qui veut que pour être disciple de Jésus, il faut pouvoir prendre sa croix, il faut préférer le Christ plutôt que sa propre chair, plutôt que sa propre survie. Steffens reprend Weil : la vie en plénitude que l'on reçoit, un chemin de résurrection, s'ouvre par une mort à soi-même quand la vie s'ouvre à celle d'autrui pour le père ou la mère. Quand son désir de vivre devient désir de permettre à leur enfant de vivre. On perçoit que se réaliser, dans ce cadre, ne tient plus de la logique consumériste et d'un désir hédoniste qu'elle fait rechercher.

On perçoit aussi que l'on ne peut plus dire de la même manière, alors, qu'on a un enfant **pour** se réaliser. L'intentionnalité est alors ambiguë. Soit le « pour » mentionne comment la venue de l'enfant, inscrite dans l'instinct, dans le modèle culturel de la famille, se double d'un don reçu dans la disponibilité à une dépossession de soi qui suppose le fait de devenir vraiment parent. Si le « pour » confronte à cette dépossession mais qu'on n'y est pas prêt, j'ai du mal à parler de réalisation de soi mais ne vois plutôt qu'une impossibilité. Dans le jargon que j'empruntais à Simone Weil, il y aurait deux impossibilités, l'une venant des

limites de ce qui est possible parce qu'on ne peut pas avoir tout ce qu'on veut en ce monde. Une alerte comme celle de la crise écologique peut en être le signal. Et l'autre impossibilité, évidente : on ne peut pas vivre comme parent responsable et vivre dans les faits comme si on ne l'était pas. Il me paraît important d'en juger ici au niveau de l'idéal de ce que la personne se sent appelée à suivre et ses choix qui la font se rendre disponible.

Je cite pour appuyer cette interrogation faite à la position de Longneaux un passage de Martin Steffens : l'Eternité reçue, p.67. Le passage vient après une mise en situation de la mort que l'on cherche à contourner dans ce qu'elle signifie alors qu'elle est en lien avec l'amour. La civilisation, si elle maintient l'attention sur les mondanités plutôt qu'éveiller à la reconnaissance des autres nous y ferme en partie le cœur quand le christianisme nous l'ouvre, pour donner tout son sens à une mort à soi : « si l'on meurt assez à soi, la mort n'a plus rien à prendre » et cela éclaire assez bien ce qu'est un parent par le don qu'est pour lui la venue à la vie de son enfant.

« Moi-même, sans doute, suis-je mort le jour où mon fils est né ; j'ai senti à quel point je ne m'appartenais plus, et qu'à partir de ce jour, je faisais partie des générations qui partiront avant celle que je voyais naître entre mes bras impressionnés. Mais cette conscience de la mort était paradoxalement accompagnée d'un devoir de vivre : meurs aujourd'hui, mais à partir de ce jour, sois assez en vie pour protéger ton enfant des coups du sort. »

Même le désir de vivre devient donc articulé à la vie d'un autre. Je perçois dans cette recherche de l'essentiel qu'est une vie reçue et une vie donnée, dans le message de foi qui ne peut simplement être l'aiguillon pour les bonnes actions et la réalisation des « il faut », un point d'attention indispensable pour discerner dans quel dynamisme une vie de famille s'inscrit. La réalisation de soi, on pourrait la recevoir d'un autre qu'est l'enfant mais il ne s'agit plus de la même réalisation de soi et ce que l'on veut pour l'enfant en sera indéniablement aussi l'expression.

Que faut-il en penser ? Je peux rêver à d'anciens modèles et faire trop vite des jugements de valeurs sur les cas qui le réalisent ou non. Je peux être alerté par les sociologues et les psychologues qui me diront que la complexité des choses aujourd'hui a fait décrocher du modèle parce que les personnes ne se posent plus les questions de la même manière ou que mes constructions philosophiques, qui essayaient simplement de repérer la générosité qui accompagne l'amour et la vie, sont moins pertinentes. L'historien me dira aussi, sans rien m'apprendre, que l'ancien modèle n'était pas toujours aussi respectueux de la place de chacun : parler alors d'un respect du devoir pouvait être souvent un leurre quand les personnes s'imposaient en chef pour leur seul moi autoritaire. La limite de ce qu'est chaque être humain ne doit pas être oubliée.

Mais revenons aussi à la finalité de la famille, le *pourquoi* on a des enfants. Jean-Michel Longneaux amorce avec la succession des modèles familiaux une réflexion qu'il faudrait continuer. Éduquer, c'est effectivement conduire hors de l'enfance, ce qui dit que la famille est faite pour être quittée un jour.¹

1 Les propos sont théoriques, pris avec du recul plutôt que remontant de l'expérience de la famille. Mais si on entend par éduquer, faire sortir de l'enfance, il faudrait aussi parler de l'adulte, de ce qu'il signifie pour une société, et redire aussi ce qu'on attend d'une société pour qu'on y prépare l'enfant, etc. On pourrait refaire le monde ! Évoquons la mission d'éduquer, en la prenons sous l'angle d'approche de ce que serait un adulte. Il faudrait préciser ce qui pourrait sembler des évidences, mais les priorités et les degrés d'importance apporteront des nuances : responsabilité, réponse à une vraie vocation d'être humain, développer l'authenticité, une force intérieure... Notre monde se réfère souvent aux droits de l'homme, mais même ceux-ci ne disent pas clairement qu'un humain est un être appelé à répondre à certaines valeurs par lesquelles il contribuera à rendre le monde humain et que c'est ce qui le rend lui-même humain. Peu de discours éveillent à la reconnaissance mutuelle que nous pourrions nourrir pour les qualités personnelles à cultiver et à partager. On est plus soucieux des images qu'on

C'est vrai mais c'est voir là l'enfance comme quelque chose de négatif. Or le rapport à l'enfance peut être vu positivement ? Comme pour les parents, la mort à un *soi seul* pour le renouvellement dans un *soi responsable*. J'imagine qu'il veut ici quitter les propos de réalisation de soi des parents qui aimeraient voir dans leurs enfants des réalisations des modèles dont ils rêvent pour eux. A ce niveau, que l'enfant puisse quitter sa famille est en effet le gage de la libération de parents qui ne portent de parents que le nom parce que leur narcissisme prendrait leur enfant en otage. Je caricature et pousse un peu loin pour faire comprendre mais on peut reconnaître des comportements relevant de cette mouvance. Mais il manque quelque chose à l'éducation quand on la considère sous l'angle de permettre à quelqu'un de ne plus être enfant, parce que l'enfant n'est plus dans des liens de dépendance de la famille. J'interroge en notant ici « dépendance » et en me laissant porter par les notions d'indépendance et de liberté qu'il faut éclairer pour les penser aujourd'hui. Car je quitte aussi le niveau de la sociologie, de la psychologie, pour noter ce que peuvent signifier les relations : non pour un individu qui cherche à se réaliser dans ce que lui propose un monde d'artifices, écran qu'il faut gratter pour choisir vraiment ce qu'on veut être mais pour une personne pour qui quitter le berceau familial n'enlève rien de ce qu'on aura reçu. La famille étant un lieu où s'éveiller à la richesse de l'amour, n'en recevra-t-il pas d'être devenu sensible à la joie du partage et de la reconnaissance vis-à-vis d'autrui ? Quitter la famille doit pouvoir dire garder ce qu'on en a reçu d'important pour en vivre.

Je prends acte que le propos de Jean-Michel Longneaux voulait sans doute nous avertir sur de glissements à propos de la réalité de la famille. Je me demande ce que nous allons en faire comme conseillers spirituels des Equipes Notre-Dame. La spiritualité mentionnée par ce titre me fait penser à la marge de manœuvre qu'on tâche de travailler dans les familles, qu'on entretient pour que les enfants reçoivent ce goût d'une critique positive du « chacun pour soi », une possibilité d'être juste quand un autre est instrumentalisé par la tyrannie d'un désir replié sur soi. Que la famille soit faite pour être quittée est un fait mais est loin d'être une définition. En plus, cela risque de masquer ce qui, positivement, peut y être reçu, la liberté d'y échapper pour y vivre en adulte ne doit pas masquer ce qui peut s'y éveiller positivement et c'est essentiel de le dire.

Je rejoins l'exposé de Longneaux quand il dit l'implication d'une famille faite pour être quittée. Car cela demande deux choses : d'abord que la famille soit bien présente, car si les parents ne sont pas personnellement présents à leur tâche, les enfants auront bien du mal à vivre pleinement ce départ. Il se peut aussi que la famille soit trop présente et les enfants seront alors emprisonnés dans des rapports dont ils ne pourraient s'échapper que par opposition douloureuse à des parents trop envahissants. Un peu de recul s'impose donc, quand les enfants regardent et plutôt jugent dans leur ressenti le rôle de leurs parents. C'est toujours un essai et il est rarement réussi.

L'humanité, comme une qualité que devra assumer l'homme ou la femme sorti de l'enfance, demande de s'élever au-dessus de la relation affectivement envahissante ou de sortir d'un traumatisme d'un psychisme en manque des figures qui auraient dû lui donner des références relationnelles au sein de la famille.

Longneaux dit que la famille est faite pour être quittée – et au-delà de ce que cela signifie quant aux possibilités de ce départ, on pouvait se laisser interroger par le commandement de

donne comme ce qui donne des semblants de repères à la télévision. L'image devient une référence pour beaucoup mais encore faudrait-il en parler. Il y a donc des choix à faire, pour que le constat d'une société où on calcule plus qu'on ne pense ne prenne pas le dessus sur des éléments où on cultive l'humanité. Je repense ici à certaines personnes spécialement engagées pour l'homme à certains moments, à des engagements politiques visant davantage le bien commun que l'image personnelle. On espère qu'il y aura des résurgences de ces engagements. J'évoquerai ici le personnalisme de Mounier. Lui-même critiquait un manque de culture qui sévissait déjà de son temps par une tendance à l'individualisme. Mais croyons qu'on peut créer de neuf en rejoignant les essais du passé et leurs leçons.

Dieu qui demande d'honorer père et mère. Peut-on se contenter de raccommo-der le tissu familial, d'une certaine manière, en voyant ses parents comme un homme ou une femme qui ont fait leur possible pour éduquer.

Cela suscite en moi encore quelques réactions à l'exposé que beaucoup ont sans doute apprécié pour rejoindre le constat de ce qui change dans le monde, pour prendre en compte une mouvance qui le suscite, cela bouscule et pose certaines questions. Mais cela demande aussi de repréciser vers quoi nous voulons aller. L'exposé demanderait un débat, véritable reflet d'un débat de société que l'on ne prend pas toujours le temps de mener où l'on remarquerait comment les uns et les autres se situent par rapport à ces tendances de ce qu'est la famille et par rapport au monde qui nous entoure.

- Une première réaction concerne *la valeur de la famille*, valeur qui semble mise en doute dès lors que son modèle n'est plus aussi pertinent si une distance semble prise dans l'objectif de ce qu'on veut offrir aux enfants. En visant à faire des enfants des personnes, il faudrait parler d'un éveil à leur vocation, à un goût de l'engagement, à l'amour, dans ses exigences et dans ses joies. Ici je m'explique sur ce terme de « personne ». Dans un contexte individualiste, dans l'investissement pour que la sphère privée soit affectivement chaleureuse pour les proches, devenir une personne, au sens que certains penseurs ont voulu défendre (Mounier, fondateur du personnalisme, d'autres comme Jean Paul II à la suite de Scheler), c'est relever un fameux défi : éveiller l'esprit, incarner cet esprit, c'est-à-dire être vraiment là et s'intégrer là où l'on est, en faisant valoir la capacité d'y être créatif et enfin pouvoir s'oublier, dans l'attention aux autres, donner de soi pour entrer en communion. C'est idéalisé, c'est un message fort, c'est un peu l'évangile redit sans rentrer dans une histoire ou une dynamique de salut. Mais je crois que cela peut et doit être le garant de notre humanité. Prenez la pédagogie des mouvements de jeunesse : quand on y réfléchit, les jeunes font le point dans ce qui peut les faire mûrir dans des expériences de vie importante. Bien sûr, ce sont des critères qui risquent d'induire des jugements. Je les prends comme un appel, comme dans l'Évangile : certains élans d'hommes ou de femmes qui se sont comme éveillés à être vraiment eux-mêmes en se donnant dans des projets. J'aimerais sonder les avis pour connaître comment le souci de sa propre image et l'adhésion à une réseau de connaissances jouent un rôle à côté de la part moins évidente à faire valoir de ce que la philosophie éthique ou la foi lanceraient comme interpellation.

- Je pensais à l'aspect *missionnaire* de la famille. Pas question d'une prétention à faire des choses impressionnantes, pas question de chercher à être meilleur ou moins bon. Cette mission suppose d'abord, pour qu'un témoignage de vie soit possible, de ne pas se laisser « normaliser » par les constats, découvrant une sorte de fatalité dont on est victime en même temps que victime du monde où l'on est, noyant les défis à dépasser les frustrations : cherchons l'enthousiasme de ce qui peut faire grandir. Je pense que les équipes Notre Dame sont un relais. On y partage ce qui est stimulant dans l'éducation. Dans le monde même avec ce qu'on pourrait dire de ses dérives, il reste l'ouverture d'un espace personnel, c'est-à-dire de recevoir, par la richesse des liens interpersonnels, une intériorité et une liberté qui permettent de mieux aimer et d'oser en vivre plus intensément.

L'exposé de Longneaux pose une question : *Quelle dynamique familiale vivons-nous ?* Posons-nous cette question non pas, bien sûr, parce que cela nous ferait nous imaginer dans les enfants que nous avons été et que nous en garderions une sorte de fascination mais parce qu'il y a quelque chose, comme un appel, et que nous pensons qu'il faut y répondre. L'appel évangélique est de cet ordre. En d'autres termes, après la conclusion que des catégories philosophiques pourraient tirer de ce que révèle l'observation de la société, demandons-nous ce que répondrait celui qui sentirait là aussi l'appel de l'évangile !

- Une question me venait après l'exposé. J'ai lu récemment un livre² sur l'appel qu'une personne peut ressentir. En psychologue, l'auteur y parle du rôle important de l'idéalisation dans l'enfance et surtout des idéaux qui viennent d'une expérience forte d'un absolu que le processus d'idéalisation risque de faire plaquer sur ce qui ne peut pleinement le supporter. Le terme transcendant dit quelque chose de la marque de l'idéalisation. En un sens, toute personne est transcendante : le respect de sa liberté, la reconnaissance de son altérité le disent. Mais on perçoit bien comment, au sein de la maturation de la vie relationnelle, les limites des parents doivent être assumées de sorte que la force que les idéaux suscitent ne portent pas à faux vers ce qu'ils sont imparfaitement. Ceci est encore plus vrai pour une société où le devoir est moins présent, où l'accord avec les enfants sera davantage négocié. N'est-ce pas normal de faire la différence entre les idéaux qui imprègnent les enfants et la vie avec leur parents – images parentales idéalisées - et ce que peuvent donner, transmettre, les parents *réels* ? D'où le besoin de reconnaître le père et la mère non pas seulement comme l'homme ou la femme qui a fait son possible, mais à honorer - quand même – pour ce qu'ils ont donné comme père et mère dans une histoire avec ses étapes ?

Pour ceux qui ont encore un peu de temps et d'attention...

J'ai lu récemment l'ouvrage de Jean Michel Longneaux *Finitude, Solitude, Incertitude. Philosophie du deuil*. Je faisais le lien avec l'expression « la famille est faite pour être quittée » qui donnait le titre à sa conférence. Quitter la famille suppose un deuil mais faut-il effacer vraiment ce qu'est le début d'une histoire personnelle ? Cela vaudrait vraiment la peine d'avoir vos avis, vos impressions. Il y a d'autres sources pour prendre du recul. Sans verser dans la théorie, discuter et parfois l'élan que peut donner un livre, un témoignage... je pense au livre que je termine de Martin Steffens, *L'éternité reçue*. J'en évoquais ce qu'on reçoit de plénitude des morts à soi-même, dans la lignée de l'Évangile et de la vision de Simone Weil.

D'autres pistes : la philosophe Hannah Arendt analyse aussi l'éducation avec la distinction de l'espace public et de l'espace privé. *L'emprise du numérique* brouille les pistes et c'est à reconsidérer. Les parents auraient classiquement le rôle, parmi d'autres, de faire entrer dans l'espace public mais celui-ci se serait déjà bien souvent immiscé autrement. La famille évoque à coup sûr l'espace privé mais un espace privé tellement ouvert aujourd'hui par la communication et le fonctionnement de la société de consommation en général. Je parle du numérique. On pourrait revenir simplement, comme j'y ai fait allusion plusieurs fois, à l'impact de la société de consommation où se transmet une image du monde qui sollicite pour des besoins à portée commerciale : ce qu'apporte la communication dans la famille est une réalité qui pèse lourd.

La famille met face-à-face de grands principes qui peuvent être moins crédibles comme est suspecté un discours trop idéalisé. Peu importe si on relève le défi de viser comment les jeunes d'aujourd'hui pourront intégrer qu'ils auront à refaçoner la culture et à être à la source du monde de demain. L'apport de Jean-Michel Longneaux était moins dans ce qu'on imagine de créativité et d'une transmission que, comme le titre de son intervention le laissait penser, ce qu'on l'on doit quitter quand ce qu'on quitte n'est pas parfait. Cela veut dire que notre réflexion peut en être la suite.

A suivre... à débattre... pour se soutenir

Que pensez-vous de la vocation de parents aujourd'hui avec les observations (individualisme, société de consommation) et avec les catégories ou attachement aux formes de famille à revoir. Et comment l'évangile lance un appel ici ? Le débat que les propos de l'intervenant susciteraient pourraient être relayés par les conseillers spirituels pour trouver place en équipe...

2 Jean François NOEL *Epris d'Absolu Idéal, désillusion et confiance*, Nouvelle Cité, 2020.